

CAVALIER SEUL

Fred et Nat Gevert

La Manufacture de livres
Directeur de collection : Cyril Herry

© La Manufacture de livres, 2019

isbn: 978-2-358-87518-9

À Éva, Madeleine et Suzanne

Dans cette société engourdie, morte, nous ne faisons souvent qu'exister. Je fais de mon mieux pour être vivant et le meilleur moyen que j'ai trouvé c'est de courir dans les montagnes. J'aime ce relâchement qui survient parfois en dérivant le long d'un sentier parsemé d'aiguilles de pin ou même dans le broiement d'un lacet, au-dessus de la limite des arbres. J'aime pouvoir grimper à travers un cirque rocheux, franchir un col et me sentir minuscule, empli d'humilité devant l'immensité pure, le grandiose de la nature, et j'aime dévaler l'autre versant, avec la brise dans mes cheveux et le gravier dans mes chaussures et la brûlure dans mes cuisses et les branches sur mon visage et puis, quand je suis enfin allé au bout de mes forces, il n'y a rien de meilleur que de retirer mes chaussures comme on quitterait une peau et de simplement m'asseoir. Simplement être au repos. La course aiguise l'attention que l'on porte à la vie et intensifie les émotions. Y a-t-il une meilleure raison pour faire quoi que ce soit ?

Anton Krupicka

Le soleil passa par-dessus les trois becs et la forêt frémit.

Il n'y avait plus que les ruines. Les ruines et une vieille route qu'un magnat du tabac avait financées autrefois. Les hommes, commanditaire comme exécutants, n'étaient plus de ce monde depuis longtemps et peut-être payaient-ils quelque part pour leurs fautes, mais c'était peu probable. La forêt n'avait pas envie de revanche. D'ordinaire, elle se contentait de silence.

Or, une détonation venait de le troubler.

Au coup de feu, il essaya de courir. La balle avait atteint le genou. La peur lui donna cependant assez de force pour s'enfuir à cloche-pied. À la deuxième rafale, il avait déjà franchi la route.

Près d'un siècle plus tôt, des migrants de l'est de l'Europe, parmi lesquels son arrière-grand-père, avaient tracé cette piste dans la montagne à coups de pioche et de dynamite. Elle faisait une longue boucle autour de l'auberge, qu'il dépassa sans y jeter un regard. Avant la guerre, l'établissement avait glané trois étoiles sur le guide Michelin. On y venait de toute la Drôme le

dimanche. L'utopie et le vin coulaient à flots. Sourires nantis sous la tonnelle ou dans le restaurant chic du rez-de-chaussée, sourires envieux aux tables nappées de Vichy du premier étage. N'importe. Ça dansait à l'époque, dans la salle de bal. Sur l'esplanade les jours d'été. Riches et moins riches s'enfiétraient au son de l'orchestre. Une sarabande infernale dont il lui arrivait de percevoir l'écho.

En fin d'après-midi, dit-on, les flâneurs allaient couver leur Clairette sur la route, jusqu'à tomber de fatigue sur un de ces bancs disposés tous les deux cents mètres. Les bancs, au moins, étaient toujours là. Du bâtiment, ne subsistait qu'une imposante carcasse coulée dans le même béton que les bancs. Le vent sifflait à travers les fenêtres crevées de l'auberge. Une ruine, une coque vide qui ne grouillait plus que d'araignées et de rats.

Sur l'esplanade, l'herbe était devenue folle. Tous les convives, sans distinction de classe, étaient morts et enterrés depuis plus d'une génération. Mais tandis qu'il boitait vers les cèdres, il entendait leurs fantômes hurler entre les branches, sur tout le parcours, et s'il ne comprenait pas ce que signifiaient leurs cris, il était sûr que ce n'étaient pas des encouragements.

Il n'aimait pas le revêtement sablonneux de la route. Il préférerait de loin la forêt sur son ubac, son labyrinthe de raidillons sauvages. C'était là qu'il l'avait vue, vingt ans plus tôt. Là qu'il remontait dans l'espoir insensé de *la* retrouver. Mais la plupart des fantômes craignaient les hauteurs. Ils ne dépassaient jamais la frontière des bancs. Une fois l'auberge réduite à un point minuscule dans le champ de vision, on ne pouvait plus les entendre. Une bande de pleutres, cantonnés pour l'éternité aux gravats de la salle de bal. Ils n'étaient simplement pas de taille à lutter. Sauf *elle*, évidemment.

Il obliqua sur un de ces chemins de terre qui serpentaient entre les pins. Il progressait si lentement que pour une fois, les génévriers lui épargnaient les mollets. Encore que, lesté d'une balle de .22 Long Rifle dans le genou gauche, il réalisa que ça ne l'avait jamais gêné.

Il se traînait entre les arbres. Sa jambe gauche comme un poids mort. La plaie saignait abondamment. Une fois certain d'être invisible depuis la route, il ôta son T-shirt, le déchira et se confectionna un garrot. Il était exténué. Le ciel était masqué par les feuillages, mais il leva les yeux pour réciter une prière vaine et reprit son chemin.

Il courait vite en temps normal. Plus vite que n'importe qui. La fréquence de ses foulées était réglée sur cent quatre-vingts pas à la minute. Ce rythme était gravé

en lui. Un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit-neuf. Un-deux-trois-quatre-cinq six-sept-huit-neuf. Un deux trois quatre cinq six sept huit neuf. Cette ritournelle fonctionnait tout aussi bien à six kilomètres-heure qu'à plus de vingt. Il ne put s'empêcher de la psalmodier tandis qu'il claudiquait en s'appuyant aux troncs des résineux. La pente s'élevait à près de quinze pour cent. Il avait déjà couvert huit cents mètres à vol d'oiseau et il était toujours en vie.

Il fit une autre halte à la clairière où il avait donné son premier coup de hache, vingt ans plus tôt. Il s'effondra près de la source. Il but de longues gorgées d'eau fraîche et scruta les alentours. Il n'y avait personne. Ni le tireur. Ni ce fantôme bien-aimé. Il y avait bien longtemps qu'elle n'apparaissait plus. Ça n'avait rien de surprenant. Comment pourrait-elle continuer à hanter un lieu où elle avait repris chair ?

Des branches craquèrent une cinquantaine de mètres en contrebas. Il rampa vers les hauteurs avec toutes les forces qu'il lui restait. Il revoyait toutes ses accélérations, ici même, quand il était encore véloce.

Plus tard, ils seraient nombreux à s'affronter sur ce chemin. Les coureurs se donneraient rendez-vous, appuieraient sur le bouton de leur montre et se

lanceraient des défis sans cesse renouvelés. Il y aurait des segments. Il y aurait des records à battre. La forêt de Saoû n'en comporterait pas moins de trente à elle seule. Cette frénésie était absurde. La vérité, c'était la course. Pas autre chose. C'était elle qui l'avait maintenu debout jusqu'à ce matin. Le chronomètre n'était qu'une question sans importance. Certes, il y aurait des records, des défis, des classements. C'était stupide. À présent qu'il plantait ses doigts dans la terre pour avancer, il réalisait que jamais personne n'arpenterait la forêt aussi vite que lui quand il était capable de courir.

Il déboucha de l'autre côté des premières futaies et devina les pentes des trois becs au loin. Roche Courbe, le Signal, le Veyou. Des pâturages désertiques où nulle bête ne paissait plus. L'endroit qu'il préférait. La pente y était ahurissante. Là-bas, il n'y avait rien. Aucun arbre, aucune plante, aucune pierre. Juste la côte et le ciel au bout. Un lieu rêvé pour mourir. Mais le trajet lui aurait pris, à bonne allure, près d'une demi-heure. Dans son état, c'était impossible. Pourtant, il se redressa en serrant les dents et attaqua la montée.

Il perçut le cliquetis de la carabine. L'autre hurler son nom. Les branches convulsaient dans le souffle du vent. Malgré ce vacarme, le bruit le plus net était celui de son

cœur. Comme il avait appris à le faire, il tira sur ses bras pour progresser dans la pente, comme s'il était intact. En dépit de son genou mutilé, il retrouva un semblant de foulée. Quand le dénivelé devenait si douloureux, la plupart des coureurs se mettaient à marcher, les mains sur les cuisses, s'ils ne s'arrêtaient pas carrément pour reprendre leur souffle. Mais ses pieds à lui flottaient sans faiblir, domptant la blessure et la gravité. Il attaqua le chemin à la fréquence de trois pas à la seconde. Plein de rage d'être réduit à la lenteur.

L'autre ne le rattraperait pas. Personne n'en était capable.

Enfin il s'effondra.

Ponel, dimanche 13 décembre 2015

Je ne peux plus courir, à peine marcher. Difficile de tourner en rond. Les montagnes se dressent autour de la maison, des dizaines de kilomètres de sentier m'attendent au pas de la porte. Inaccessibles. Je me suis remis à écrire.

Il y a un peu plus d'un an, je prends le départ du *Trail for Die*. Une épreuve d'endurance de quatre-vingt-dix kilomètres, comportant cinq mille mètres de dénivelé positif. Jamais je ne me suis engagé sur une telle distance. Pourtant, dès le coup de feu, je m'arrache au bitume, impatient d'affronter les crêtes qui surplombent la ville. Je double la plupart des concurrents dans les premiers hectomètres pour me placer à l'avant. C'est le petit matin. Pas grand monde dans les rues. À la sortie de Die, je suis aux alentours de la dixième position. On traverse

la Drôme sur une étroite passerelle pour remonter son cours sur l'autre rive. Je me cale sur l'allure des premiers. Dans le faisceau des frontales, le sentier se met sournoisement à grimper vers la Croix de Justin. Une heure de course. Plus que trois coureurs devant moi. Le jour se lève pendant que j'en termine avec les derniers lacets. Dans l'aube naissante, des reliefs à perte de vue. Le Glandasse, au nord-est. Plus loin, le cirque d'Archiane. À l'ouest, le But Saint Genix. Tous ces sommets, il faudra les franchir avant la tombée de la nuit. Sous la croix, je dépasse deux autres concurrents avant d'entamer la descente.

Au pied du Glandasse, la course est lancée depuis une heure quarante. J'avale la deuxième ascension en un peu moins de trois quarts d'heure. En milieu de matinée, sur le plateau, le soleil cogne dur. Trente-cinq bornes dans les pattes. Je continue à avancer à un bon rythme. Je me sens de plus en plus fort. Je défends ma deuxième place sans m'économiser. J'en veux plus. Cinquante kilomètres après le départ, mes jambes tiennent encore le coup.

Je rejoins l'homme de tête dans la descente du Glandasse. C'est un coureur sympathique et chevronné, le crâne rasé. Il ne manque pas une occasion de faire une grimace grotesque aux spectateurs qui s'avisent de nous prendre en photo. Il plaisante : « Cette course,

c'est qu'une promenade ». Il lui est arrivé d'être si épuisé, sur une épreuve de vingt-quatre heures, qu'il voyait surgir des serpents de partout. « Au beau milieu des Yvelines ». Sa bonne humeur a beau paraître exagérée, elle ne l'empêche pas d'avancer à fond de train. Une vraie locomotive. Il me remorque dans la vallée à plus de seize kilomètres-heure. Sur la large route départementale, il roule des yeux inquiets : « Cette fois c'est sûr, mec, je crois qu'on s'est paumés ». J'ai du mal à le relayer, plus encore à relancer la discussion. Il n'a pas l'air de m'en vouloir. Nous revenons dans la montagne à partir du pont de Sainte-Croix, quand je réalise que je ne l'ai plus entendu depuis plusieurs minutes. Il peine à présent. Des crampes terribles. Sans doute la chaleur, il fait plus de trente degrés. En dépassant les dernières maisons, il est complètement crispé et ne parvient plus à tenir le rythme. Sa défaillance est telle que j'en souffre pour lui. Dans les premiers lacets de la montagne de Desse, je m'efforce de l'attendre. Ça le met en rage. Il lève le poing en me sommant de faire ma course sans me préoccuper de son sort. Comme si nous nous étions entraînés ensemble pendant des mois. C'est une réaction d'orgueil, je le sais bien. Mais cette exhortation à donner le meilleur de moi-même me fait pousser des ailes. Après un ultime signe de la main, je le décroche pour de bon

dans cette montée sèche et caillouteuse. Je l'entends me gueuler des encouragements jusqu'à ce que sa voix ne me parvienne plus. L'amitié de la course. Forte, sincère, éphémère. La plus belle.

Soixantième kilomètre. Je suis désormais seul devant. En dehors des rares bénévoles placés çà et là par les organisateurs pour indiquer la direction aux concurrents, il n'y a personne sur les chemins escarpés. Quatre heures de solitude s'offrent à moi. Le cœur battant à plus de cent quatre-vingts. Sur la crête, six cents mètres plus haut, je m'accorde quelques secondes pour contempler la vallée de Ponel. Des hectares et des hectares de vignes sur le point d'être vendangées. Je prends la descente à fond. Des chiens enchaînés hurlent sur mon passage. Je croise aussi le regard moqueur des paysans du coin. Je dévale leur montagne en soulevant des nuées de poussière, dans un effort inutile à leurs yeux.

Je me sens de plus en plus à l'aise. Le monde est comme je l'ai lu dans *Born To Run*. Le monde est comme il devrait être. Facile, léger, rapide.

Je plane jusqu'à la victoire. J'y crois. J'y crois si fort que dans la vallée, je vais un cran trop vite, en gaspillant pour rien de précieuses cartouches. L'ascension du col de Marignac. Deux kilomètres à vingt pour cent, à

découvert. Le soleil me cloue le crâne. Sur la crête, même s'il n'y a guère plus d'abri, la Lombarde souffle fort et me rafraîchit la peau. Pendant deux kilomètres quasiment rectilignes, je garde l'illusion de voler. Le vent me porte. Je godille entre les buissons épineux, je bondis par-dessus les crevasses. Je fais la course avec les rapaces qui planent au-dessus de moi. Sous ce soleil de plomb, mon ombre est incapable de me suivre.

La descente jusqu'à Marignac est raide et dangereuse. Je l'efface en un rien de temps. Je ne crains plus rien ni personne. Je n'en reviens pas de me sentir aussi bien.

À Marignac, le bitume a fondu. Je commence à ressentir la soif. Les grilles du cimetière sont fermées. Je ne perds pas de temps à escalader le mur pour trouver le point d'eau. Je suis sûr que mon sac d'hydratation est encore presque plein. L'arrivée n'est plus qu'à vingt kilomètres et mes jambes restent étonnamment légères.

Dans la dernière montée, qui part de Marignac jusqu'au col de Vassieux, il n'y a plus personne. Ni bénévole, ni vautour, ni chien, ni paysan. Juste le bruit de mes pas. Mon souffle de plus en plus rauque. Son rythme régulier. Un/deux, un/deux.

Une gorgée d'eau toutes les trois minutes. Dans mon esprit, j'ai course gagnée. Pourtant je refuse de ralentir. La victoire me rend impatient. Je ne pense à rien d'autre

qu'à la ligne d'arrivée. Mon premier ultra. J'anticipe déjà la clameur de la foule.

En réalité, ma tête résonne d'un tel vacarme qu'au début je ne l'entends pas revenir de l'arrière. D'abord, il n'y a qu'un bruissement, que je rapporte au vent, ou bien à l'écho de mes propres pas. Un son si faible que je pourrais le rêver. Puis ses crampons mordent la piste de plus en plus près.

Je finis par me retourner.

Une fille en short et T-shirt blancs. Une simple gourde qu'elle a dû remplir en bas, à Marignac, juste avant de se lancer dans la pente. Elle a l'air d'être à l'aise. Je ne peux pas encore la distinguer clairement, mais je parie qu'elle sourit. Ses foulées sèches, efficaces, semblent la tirer vers le sommet sans effort. Je ne me laisse pas intimider. Je force l'allure. Mon sac d'hydratation est presque vide à présent. Je gaspille les dernières gorgées en manquant m'étouffer. J'accélère pour maintenir l'écart. Je serre les dents. Un point de côté me déchire la poitrine. Je puise dans mes réserves pour ne pas lui permettre de revenir.

Voilà comment on se met dans le rouge.

Tout en haut, à mille six cents mètres d'altitude, il n'y a qu'un commissaire de course qui transpire dans son coupe-vent jaune fluo. Lui seul pourrait témoigner que

je bascule en tête. Par superstition, je touche le piquet indicateur en bois en effectuant un virage en épingle à cheveux vers la descente.

Au bout de cent cinquante mètres, je la croise tandis qu'elle en termine avec l'ascension. Grande, les muscles secs, elle se tient droite, les épaules légèrement en arrière. La trentaine à peine. Les cheveux noirs noués en une lourde tresse. Sa peau est pâle. Elle n'a pas l'air de souffrir. Les yeux fixés sur les alpages et le ciel, ou autre chose, sa détermination me paraît plus irréaliste encore que sa beauté. Son sourire plutôt triste n'entame pas l'impression de facilité terrifiante qu'elle dégage dans la pente. Elle ne me jette pas un regard. Je ne suis pas un obstacle, je ne compte pas. Elle grimpe à tous petits pas. La fréquence de ses foulées me fascine. Après un bref coup d'œil à ma montre, je me retourne. Elle bascule au sommet avec moins d'une minute de retard.

Sur ma droite, un faucon pèlerin plonge en piqué pour s'abattre sur un lapereau. Je refuse d'y voir un signe.

Dix bornes avant l'arrivée, la descente. Au col de la Chaux, deux cents mètres en contrebas du Saint Genix, je suis toujours en tête. Je donne tout ce qu'il me reste. J'accélère encore. Mon souffle n'est plus qu'une sirène de détresse. C'est la fin, je le sais. Je ne rends pas les armes. Un immense pierrier. Interminable. Interminable. Mes

pensées fusent. Des bribes. Des étincelles. La surchauffe. L'air fend ma poitrine comme une épée. Mes genoux haut. Haut. Attention à la pierre. Virage gauche. Forêt. Ombre. Bon sang, elle va vite. Une dizaine de mètres derrière, ses semelles frappent les éclats de silex au rythme infernal de ses courtes foulées. Elle fond sur moi.

Elle me dépasse en plein virage, à la corde, au bord du vide. Sans un regard, à pleine vitesse. Elle n'a même pas attendu un passage sûr pour me déposer. Je n'en peux plus. Mes chevilles sont en miettes. Mes pieds comme des charbons ardents. Mal. Côtes et muscles. Cuisses, cœur, bras. Ma bouche en feu. Un putain de putain de point de côté. Les pierres roulent dans son sillage. Il n'y a plus que le raclement du sol quelques lacets plus bas. Il n'y a plus que le silence.

Je m'adosse au tronc d'un arbre pour retrouver du souffle. Elle s'éloigne sans pitié. Je ne peux plus faire un pas. J'ai envie d'arrêter de courir.

Entre les hêtres et les sapins, la vallée en contrebas comme un puzzle incomplet.

Abandonner. Après tous ces efforts. Abandonner pour ne plus jamais reprendre le départ.

Renoncer. Encore. C'est ma malédiction.

S'arrêter au beau milieu d'une phrase, s'effondrer au bord du chemin, cela revient au même ; aller fumer

une cigarette sur le balcon, ranger un manuscrit dans un tiroir ou rejoindre l'arrivée en clopinant, c'est toujours le même échec. Je ne peux pas abandonner. La route ne s'achève pas ici. Il faut courir jusqu'à la fin, coûte que coûte.

Elle est loin devant, désormais, mais pour l'instant, je suis second.

Un petit pas dans la descente. Puis un autre, un autre encore. Encore un. Je me remets à courir. D'abord très lentement. La petite musique de la défaite commence à faiblir dans ma tête à mesure que j'allonge la foulée.

La dernière partie de la course est pénible, mais je tiens le coup.

Aucun autre concurrent ne me rattrape. En bas de la montagne, je retrouve même un peu de vigueur. Je rentre dans Die sous les bravos des spectateurs. En fait, quand je franchis la ligne, il y a une telle clameur sur la place de la cathédrale que j'ai l'impression d'avoir gagné. Je coupe mon effort. J'ai une nausée épouvantable. J'ai peur de m'évanouir. Des gens se pressent autour de moi. Je m'appuie aux barrières pour reprendre mes esprits. Je veux la voir. Je veux la féliciter. Enfin entendre le son de sa voix. Je la cherche du regard aux alentours de l'aire d'arrivée, parmi la foule, sur la place. Elle n'est plus là.

On me traite en vainqueur. On me rappelle, à juste titre, que j'ai terminé premier de ma catégorie. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir de l'ironie, mais je joue le jeu. Je réponds dans le micro aux questions un peu triviales. Oui, j'aime bien la course. Cela fait trois ans que je m'entraîne. Non, je ne connaissais pas le Diois. Bien sûr que je vais revenir l'année prochaine.

Cette fille n'est nulle part. Ils n'en parlent même pas. Comme si elle n'existait pas. Pourquoi ?

Un instant, je me demande si je n'ai pas rêvé, si je n'ai pas croisé un fantôme au But Saint Genix. Lorsqu'ils affichent le classement sur la vitrine d'un bistrot, je constate que je suis bien deuxième.

Marion Ourozewski gagne avec dix minutes d'avance.

On me remet une bouteille de Clairette en récompense. Je traîne sur la place. Quand mon copain chauve franchit la ligne en quatrième position, nous nous félicitons mutuellement, mais l'effusion ne dure pas longtemps. Je me sens amer. Je rassemble mes affaires et retourne au camping au petit trot.

Sous ma tente, durant la nuit, j'ai du mal à trouver le sommeil, malgré l'épuisement. Le visage de Marion repasse sans cesse devant mes yeux.

Marion Ourozewski. Marion Ourozewski.